PATRICK MODIANO

L'HERBE DES NUITS

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA PLACE DE L'ÉTOILE, *roman*. Nouvelle édition revue et corrigée en 1995 (« Folio », *n° 698*).

LA RONDE DE NUIT, *roman* (« Folio », *n° 835*).

LES BOULEVARDS DE CEINTURE, *roman* (« Folio », *n° 1033*).

VILLA TRISTE, *roman* (« Folio », *n° 953*).

EMMANUEL BERL, INTERROGATOIRE *suivi de* IL FAIT BEAU ALLONS AU CIMETIÈRE. *Interview, préface et postface de Patrick Modiano* (« Témoins »).

LIVRET DE FAMILLE (« Folio », *n° 1293*).

RUE DES BOUTIQUES OBSCURES, *roman* (« Folio », *n° 1358*).

UNE JEUNESSE, *roman* (« Folio », *n° 1629* ; « Folio Plus », *n° 5*, avec notes et dossier par Marie-Anne Macé).

DE SI BRAVES GARÇONS (« Folio », *n° 1811*).

QUARTIER PERDU, *roman* (« Folio », *n° 1942).*

DIMANCHES D'AOÛT, *roman* (« Folio », *n° 2042*).

UNE AVENTURE DE CHOURA, *illustrations de Dominique Zehrfuss* (« Albums Jeunesse »).

UNE FIANCÉE POUR CHOURA, *illustrations de Dominique Zehrfuss* (« Albums Jeunesse »).

VESTIAIRE DE L'ENFANCE, *roman* (« Folio », *n° 2253*).

VOYAGE DE NOCES, *roman* (« Folio », *n° 2330*).

UN CIRQUE PASSE, *roman* (« Folio », *n° 2628*).

DU PLUS LOIN DE L'OUBLI, *roman* (« Folio », *n° 3005*).

DORA BRUDER (« Folio », *n° 3181*; « La Bibliothèque Gallimard », *n° 144*).

DES INCONNUES (« Folio », *n° 3408*).

LA PETITE BIJOU, *roman* (« Folio », *n° 3766*).

ACCIDENT NOCTURNE, *roman* (« Folio », *n° 4184*).

UN PEDIGREE (« Folio », *n° 4377*).

Suite des œuvres de Patrick Modiano en fin de volume

Extrait de la publication

L'HERBE DES NUITS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PATRICK MODIANO

L'HERBE DES NUITS

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
cent exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde
numérotés de 1 *à* 100.

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Pour Orson

Pourtant je n'ai pas rêvé. Je me surprends quelquefois à dire cette phrase dans la rue, comme si j'entendais la voix d'un autre. Une voix blanche. Des noms me reviennent à l'esprit, certains visages, certains détails. Plus personne avec qui en parler. Il doit bien se trouver deux ou trois témoins encore vivants. Mais ils ont sans doute tout oublié. Et puis, on finit par se demander s'il y a eu vraiment des témoins.

Non, je n'ai pas rêvé. La preuve, c'est qu'il me reste un carnet noir rempli de notes. Dans ce brouillard, j'ai besoin de mots précis et je consulte le dictionnaire. Note : Courte indication que l'on écrit pour se rappeler quelque chose. Sur les pages du carnet se succèdent des noms, des numéros de téléphone, des dates de rendez-vous, et aussi des textes courts qui ont peut-être quelque chose à voir avec la littérature. Mais dans quelle catégorie les classer ? journal intime ? fragments

de mémoire ? Et aussi des centaines de petites annonces recopiées et qui figuraient dans des journaux. Chiens perdus. Appartements meublés. Demandes et offres d'emploi. Voyantes.

Parmi ces quantités de notes, certaines ont une résonance plus forte que les autres. Surtout quand rien ne trouble le silence. Plus aucune sonnerie de téléphone depuis longtemps. Et personne ne frappera à la porte. Ils doivent croire que je suis mort. Vous êtes seul, attentif, comme si vous vouliez capter des signaux de morse que vous lance, de très loin, un correspondant inconnu. Bien sûr, de nombreux signaux sont brouillés, et vous avez beau tendre l'oreille ils se perdent pour toujours. Mais quelques noms se détachent avec netteté dans le silence et sur la page blanche...

Dannie, Paul Chastagnier, Aghamouri, Duwelz, Gérard Marciano, « Georges », l'Unic Hôtel, rue du Montparnasse... Si je me souviens bien, j'étais toujours sur le qui-vive dans ce quartier. L'autre jour, je l'ai traversé par hasard. J'ai éprouvé une drôle de sensation. Non pas que le temps avait passé mais qu'un autre moi-même, un jumeau, était là dans les parages, sans avoir vieilli, et continuait à vivre dans les moindres détails, et jusqu'à la fin des temps, ce que j'avais vécu ici pendant une période très courte.

À quoi tenait le malaise que j'avais ressenti

autrefois ? Était-ce à cause de ces quelques rues à l'ombre d'une gare et d'un cimetière ? Elles me paraissaient brusquement anodines. Leurs façades avaient changé de couleur. Beaucoup plus claires. Rien de particulier. Une zone neutre. Était-il vraiment possible qu'un double que j'avais laissé là continue à répéter chacun de mes anciens gestes, à suivre mes anciens itinéraires pour l'éternité ? Non, il ne restait plus rien de nous par ici. Le temps avait fait table rase. Le quartier était neuf, assaini, comme s'il avait été reconstruit sur l'emplacement d'un îlot insalubre. Et si la plupart des immeubles étaient les mêmes, ils vous donnaient l'impression de vous trouver en présence d'un chien empaillé, un chien qui avait été le vôtre et que vous aviez aimé de son vivant.

Ce dimanche après-midi, au cours de ma promenade, j'essayais de me rappeler ce qui était écrit sur le carnet noir que je regrettais de n'avoir pas dans ma poche. Des heures de rendez-vous avec Dannie. Le numéro de téléphone de l'Unic Hôtel. Les noms de ceux que j'y rencontrais. Chastagnier, Duwelz, Gérard Marciano. Le numéro de téléphone d'Aghamouri au pavillon du Maroc de la Cité universitaire. De courtes descriptions de différents secteurs de ce quartier que je projetais d'intituler « L'arrière-Montparnasse », mais je devais découvrir trente ans plus tard que le titre avait déjà été utilisé par un certain Oser Warszawski.

Extrait de la publication

Un dimanche de fin d'après-midi en octobre, mes pas m'avaient donc entraîné dans cette zone que j'aurais évitée un autre jour de la semaine. Non, il ne s'agissait vraiment pas d'un pèlerinage. Mais les dimanches, surtout en fin d'après-midi, et si vous êtes seul, ouvrent une brèche dans le temps. Il suffit de s'y glisser. Un chien empaillé que vous aviez aimé de son vivant. À l'instant où je passais devant le grand immeuble blanc et beige sale du 11, rue d'Odessa — je marchais sur le trottoir d'en face, celui de droite —, j'ai senti une sorte de déclic, ce léger vertige qui vous prend chaque fois justement qu'une brèche s'ouvre dans le temps. Je restais immobile à fixer les façades de l'immeuble qui entouraient la petite cour. C'était là que Paul Chastagnier garait toujours sa voiture, alors qu'il occupait une chambre rue du Montparnasse, à l'Unic Hôtel. Un soir, je lui avais demandé pourquoi il ne laissait pas cette voiture devant l'hôtel. Il avait eu un sourire gêné et m'avait répondu en haussant les épaules : « Par prudence... »

Une Lancia de couleur rouge. Elle risquait d'attirer l'attention. Mais alors, s'il voulait être invisible, quelle drôle d'idée d'avoir choisi une telle marque et une telle couleur... Puis il m'avait expliqué qu'un ami à lui habitait cet immeuble de la rue d'Odessa et qu'il lui prêtait souvent sa voiture. Oui, voilà pourquoi elle était garée là.

Extrait de la publication

« Par prudence », disait-il. Je m'étais vite rendu compte que cet homme d'une quarantaine d'années, brun, toujours soigné dans des costumes gris et des manteaux bleu marine, n'exerçait pas un métier précis. Je l'entendais téléphoner à l'Unic Hôtel, mais le mur était trop épais pour que je suive la conversation. Seule la voix me parvenait, grave, parfois tranchante. De longs silences. Ce Chastagnier, je l'avais connu à l'Unic Hôtel en même temps que quelques personnes croisées dans le même établissement : Gérard Marciano, Duwelz, dont j'ai oublié le prénom... Leurs silhouettes sont devenues floues avec le temps, leurs voix, inaudibles. Paul Chastagnier se découpe avec plus de précision à cause des couleurs : cheveux très noirs, manteau bleu marine, voiture rouge. Je suppose qu'il a fait quelques années de prison comme Duwelz, comme Marciano. Il était le plus vieux et il a bien dû mourir depuis. Il se levait tard et il donnait ses rendez-vous plus loin, vers le sud, cet arrière-pays autour de l'ancienne gare de marchandises dont les lieux-dits m'étaient à moi aussi familiers : Falguière, Alleray, et même, un peu plus loin, jusqu'à la rue des Favorites... Des cafés déserts où il m'a emmené quelquefois et où il pensait sans doute que personne ne pourrait le repérer. Je n'ai jamais osé lui demander s'il était interdit de séjour bien que cette idée m'ait souvent traversé

Extrait de la publication

l'esprit. Mais alors pourquoi garait-il la voiture rouge devant ces cafés ? N'aurait-il pas été plus prudent pour lui d'y aller à pied, en toute discrétion ? Moi, à cette époque, je marchais toujours dans ce quartier que l'on commençait à détruire, le long de terrains vagues, de petits immeubles aux fenêtres murées, de tronçons de rues entre des piles de gravats, comme après un bombardement. Et cette voiture rouge garée là, son odeur de cuir, cette tache vive grâce à laquelle les souvenirs reviennent... Les souvenirs ? Non. Ce dimanche soir, je finissais par me persuader que le temps est immobile et que si je glissais vraiment dans la brèche je retrouverais tout, intact. Et d'abord cette voiture rouge. J'ai décidé de marcher jusqu'à la rue Vandamme. Il y avait là un café où m'avait entraîné Paul Chastagnier et où la conversation avait pris un tour plus personnel. J'avais même senti qu'il était au bord des confidences. Il m'avait proposé, à demi-mot, de « travailler » pour lui. J'étais resté évasif. Il n'avait pas insisté. J'étais très jeune mais très méfiant. Par la suite, j'étais retourné dans ce café avec Dannie.

Ce dimanche, il faisait presque nuit quand je suis arrivé avenue du Maine, et je longeais les grands immeubles neufs sur le côté des numéros pairs. Ils formaient une façade rectiligne. Pas une seule lumière aux fenêtres. Non, je n'avais pas rêvé. La rue Vandamme s'ouvrait sur l'avenue à

Extrait de la publication

peu près à cette hauteur, mais ce soir-là les façades étaient lisses, compactes, sans la moindre échappée. Il fallait bien que je me rende à l'évidence : la rue Vandamme n'existait plus.

J'ai franchi la porte vitrée de l'un de ces immeubles, à l'endroit approximatif où nous nous engagions dans la rue Vandamme. Une lumière au néon. Un long et large couloir bordé de parois de verre derrière lesquelles se succédaient des bureaux. Peut-être un tronçon de la rue Vandamme subsistait-il, encerclé par la masse des immeubles neufs. Cette pensée me causa un rire nerveux. Je continuais à suivre le couloir aux portes vitrées. Je n'en voyais pas la fin et je clignais des yeux à cause du néon. J'ai pensé que ce couloir empruntait tout simplement l'ancien tracé de la rue Vandamme. J'ai fermé les yeux. Le café était au bout de la rue, prolongée par une impasse qui butait sur le mur des ateliers du chemin de fer. Paul Chastagnier garait sa voiture rouge dans l'impasse, devant le mur noir. Un hôtel au-dessus du café, l'hôtel Perceval, à cause d'une rue de ce nom, effacée elle aussi sous les immeubles neufs. J'avais tout noté dans le carnet noir.

Vers la fin, Dannie ne se sentait plus très à l'aise à l'Unic — comme disait Chastagnier — et elle avait pris une chambre dans cet hôtel Perceval. Désormais elle voulait éviter les autres sans que

Extrait de la publication

je sache lequel en particulier : Chastagnier ? Duwelz ? Gérard Marciano ? Plus j'y réfléchis maintenant, plus il me semble qu'elle avait donné des signes d'inquiétude à partir du jour où j'avais remarqué la présence d'un homme dans le hall et derrière le comptoir de la réception, un homme dont Chastagnier m'avait dit qu'il était le gérant de l'Unic Hôtel et dont le nom figure sur mon carnet : Lakhdar, suivi d'un autre nom : Davin, celui-ci entre parenthèses.

*

Je l'avais connue à la cafétéria de la Cité universitaire où je venais souvent me réfugier. Elle occupait une chambre au pavillon des États-Unis, et je me demandais à quel titre, puisqu'elle n'était ni étudiante ni américaine. Elle n'y est pas restée longtemps après que nous avions fait connaissance. À peine une dizaine de jours. J'hésite à écrire en toutes lettres le nom de famille que j'avais noté sur le carnet noir, à notre première rencontre : Dannie R., pavillon des États-Unis, 15, boulevard Jourdan. Peut-être le porte-t-elle de nouveau aujourd'hui — après tant d'autres noms — et je ne veux pas attirer l'attention sur elle au cas où elle serait encore vivante quelque part. Et pourtant, si elle lisait ce nom imprimé, peut-être se souviendrait-elle de l'avoir porté à

Extrait de la publication

une certaine époque et aurais-je de ses nouvelles. Mais non, je ne me fais pas beaucoup d'illusions là-dessus.

Le jour de notre rencontre, j'avais écrit « Dany » sur le carnet. Et elle avait rétabli elle-même, avec mon stylo, l'orthographe exacte de son prénom : Dannie. Plus tard, j'ai découvert que ce prénom « Dannie » était le titre d'un poème d'un écrivain que j'admirais en ce temps-là et que je voyais quelquefois boulevard Saint-Germain sortir de l'hôtel Taranne. Il y a parfois d'étranges coïncidences.

Le dimanche soir où elle avait quitté le pavillon des États-Unis, elle m'avait demandé de venir la chercher à la Cité universitaire. Elle m'attendait devant l'entrée du pavillon avec deux sacs de voyage. Elle m'a dit qu'elle avait trouvé une chambre dans un hôtel, à Montparnasse. Je lui ai proposé d'y aller à pied. Les deux sacs ne pesaient pas bien lourd.

Nous avons pris l'avenue du Maine. Elle était déserte, comme l'autre soir, un dimanche aussi, à la même heure. C'était un ami marocain de la Cité universitaire qui lui avait indiqué l'hôtel, celui qu'elle m'avait présenté à la cafétéria au cours de notre première rencontre, un certain Aghamouri.

Nous nous sommes assis sur un banc à la hauteur de la rue qui longe le cimetière. Elle a fouillé dans ses deux sacs de voyage pour vérifier si elle

Extrait de la publication

n'avait pas oublié quelque chose. Puis nous avons continué notre chemin. Elle m'expliquait qu'Aghamouri avait une chambre dans cet hôtel parce que l'un des propriétaires était marocain. Mais alors pourquoi avait-il habité aussi la Cité universitaire ? Parce qu'il était étudiant. Il avait d'ailleurs un autre domicile à Paris. Et elle aussi était-elle étudiante ? Aghamouri l'aiderait à s'inscrire à la faculté de Censier. Elle n'avait pas l'air très convaincue et avait prononcé cette dernière phrase du bout des lèvres. Et pourtant, un soir, je m'en souviens, je l'ai accompagnée jusqu'à la faculté de Censier par le métro, une ligne directe de Duroc jusqu'à Monge. Il tombait une pluie fine, mais cela ne nous gênait pas. Aghamouri lui avait dit qu'il fallait suivre la rue Monge, et nous avions fini par atteindre notre but : une sorte d'esplanade, ou plutôt un terrain vague entouré de maisons basses à moitié détruites. Le sol était en terre battue, et nous devions éviter les flaques d'eau dans la pénombre. Tout au fond, un bâtiment moderne que l'on achevait certainement de construire puisqu'il portait encore des échafaudages... Aghamouri nous attendait à l'entrée, et sa silhouette était éclairée par la lumière du hall. Son regard me semblait moins inquiet que d'habitude, comme s'il était rassuré de se tenir là devant cette faculté de Censier malgré le terrain vague et la pluie. Tous ces détails me reviennent

dans le désordre, par saccades, et souvent la lumière se brouille. Et cela contraste avec les notes précises qui figurent dans le carnet. Elles me sont utiles, ces notes, pour donner un peu de cohérence aux images qui tressautent au point que la pellicule du film risque de se casser. Curieusement, d'autres notes concernant des recherches que je faisais à la même époque au sujet d'événements que je n'avais pas vécus — ils remontent au XIXe et même au XVIIIe siècle — me paraissent plus limpides. Et les noms qui sont mêlés à ces événements lointains : la baronne Blanche, Tristan Corbière, Jeanne Duval, parmi d'autres, et aussi Marie-Anne Leroy, guillotinée le 26 juillet 1794 à l'âge de vingt et un ans, ont un son plus proche et plus familier à mes oreilles que les noms de mes contemporains.

Ce dimanche soir à notre arrivée à l'Unic Hôtel, Aghamouri attendait Dannie, assis dans le hall en compagnie de Duwelz et de Gérard Marciano. C'est ce soir-là que j'ai fait la connaissance des deux derniers. Ils ont voulu que nous visitions le jardin derrière l'hôtel où étaient disposées deux tables à parasol. « La fenêtre de ta chambre donne de ce côté », a dit Aghamouri, mais cette précision semblait laisser Dannie indifférente. Duwelz. Marciano. J'essaie de me concentrer pour leur accorder un semblant de réalité, je cherche ce qui les ferait revivre, là sous mes

Extrait de la publication

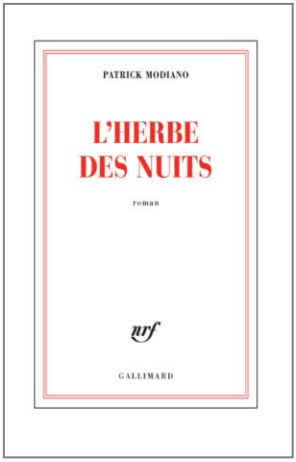
yeux, et grâce à quoi après tout ce temps je sentirais leur présence. Je ne sais pas, moi, un parfum... Duwelz affectait toujours un aspect soigné : moustache blonde, cravate, costume gris, et il sentait une eau de toilette dont j'ai retrouvé le nom, bien des années plus tard, grâce à un flacon oublié dans une chambre d'hôtel : *Pino silvestre*. Pendant quelques secondes, l'odeur du *Pino silvestre* m'avait évoqué une silhouette de dos qui descend la rue du Montparnasse, un blond à la démarche assez lourde : Duwelz. Puis, plus rien, comme dans ces rêves dont il ne reste qu'un vague reflet au réveil qui s'efface au cours de la journée. Gérard Marciano, lui, était brun, la peau blanche, d'assez petite taille, le regard toujours fixé sur vous, mais il ne vous voyait pas. J'ai mieux connu Aghamouri avec qui j'ai eu plusieurs fois rendez-vous, le soir, dans un café de la place Monge après ses cours à Censier. Chaque fois, j'avais l'impression qu'il voulait me confier quelque chose d'important, sinon il ne m'aurait pas demandé de le rejoindre ici, en tête à tête, loin des autres. Ce café était calme quand la nuit tombait en hiver, et nous y étions seuls à l'abri au fond de la salle. Un caniche noir appuyait son menton contre la banquette et nous observait en clignant des yeux. Au souvenir de certains instants de ma vie, des vers me remontent à la mémoire et souvent je cherche le nom de leurs auteurs. Le café de la

Extrait de la publication

Composition CMB Graphic
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'imprimerie Floch
à Mayenne, le 18 septembre 2012.
Dépôt légal : septembre 2012.
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-013887-6 / Imprimé en France.

245878

Extrait de la publication



L'herbe des nuits
Patrick Modiano

Cette édition électronique du livre
L'herbe des nuits de Patrick Modiano
a été réalisée le 07 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138876 - Numéro d'édition : 245878).
Code Sodis : N53563 - ISBN : 9782072476990
Numéro d'édition : 245880.

Extrait de la publication